



**HAL**  
open science

# Rééduquer les "orphelins des frontières". Récits autour des maisons d'enfants algériens réfugiés 1958-1962

Samuel BouSSION

► **To cite this version:**

Samuel BouSSION. Rééduquer les "orphelins des frontières". Récits autour des maisons d'enfants algériens réfugiés 1958-1962. Journées d'Etude Internationales "Narratives of education in times of colonization and decolonization in Africa (1920s - 1970s)", CESSMA UMR 245; Université de Paris, May 2021, Paris (en ligne), France. hal-04117008

**HAL Id: hal-04117008**

**<https://hal.science/hal-04117008>**

Submitted on 5 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Réduquer les « orphelins des frontières »**

## **Récits autour des maisons d'enfants algériens réfugiés**

### **Tunisie et Maroc 1956-1962**

Samuel BOUSSION, historien, maître de conférences en sciences de l'éducation  
IHTP UMR 8244 CNRS Université Paris 8 Saint-Denis

Cette contribution part d'une recherche récemment publiée sur les villages d'enfants en Europe dans l'après Seconde Guerre mondiale<sup>1</sup>. Ces communautés permanentes se sont alors développées dans différents pays européens afin de prendre en charge et réduire des enfants orphelins, déplacés, séparés de leur famille. Parmi elles, certaines se sont muées en « républiques d'enfants », parce que les enfants y étaient invités à administrer en partie leur institution, selon les principes de l'éducation nouvelle, et à y grandir dans une atmosphère de compréhension internationale. Si ces idéaux ont pu se fracasser sur le mur de la guerre froide, en même temps que la guerre semblait s'éloigner, je souhaitais évaluer la postérité de ces villages d'enfants et particulièrement poser l'articulation entre guerre – ou sortie de guerre – et éducation. Or, les guerres coloniales et parmi elles la guerre d'indépendance en Algérie, déjà questionnée sous l'angle du traitement différencié des orphelins et délinquants selon qu'ils étaient « Européens » ou « Musulmans »<sup>2</sup>, semblent offrir un nouveau terrain.

Cette guerre en effet produit des effets sur les populations civiles, notamment à partir de 1957, particulièrement au moment de la pose de barrages aux frontières et de l'évacuation de villages dans les parties occidentales et orientales et poussant au fil des ans près de 300 000 Algériens aux frontières marocaines et tunisiennes. Parmi eux, de nombreux enfants, environ 67 000 en Tunisie notamment en janvier 1960<sup>3</sup>, dont beaucoup seraient orphelins. Le choix est fait d'ouvrir des « maisons d'enfants » dans ces deux pays limitrophes, mais également en Libye, afin de recueillir et éduquer des enfants orphelins ou séparés de leur famille. En quelques années, plusieurs milliers d'enfants parmi les « enfants des frontières »<sup>4</sup> vont vivre dans ces maisons, encadrés par des instituteurs et institutrices ainsi que des éducateurs, dans un contexte de guerre mais aussi de lutte de libération nationale. Loin d'être seulement une opération de secours, tout un travail éducatif voire de « rééducation » se met en place dans l'idée de redresser les comportements des enfants, rendus instables par des années de guerre et les alphabétiser ou les instruire, au-delà préparer des citoyens nouveaux pour un État indépendant.

Or, ces maisons d'enfants algériens réfugiés restent encore relativement méconnues en tant que telles, notamment sur le plan d'une histoire de l'éducation. Elles sont partiellement noyées dans une historiographie qui a abordé l'histoire des réfugiés algériens par la mobilisation humanitaire, donnant à la décolonisation sa dimension transnationale<sup>5</sup>, aux prises

---

<sup>1</sup> Samuel BOUSSION, Mathias GARDET, Martine RUCHAT. *L'internationale des républiques d'enfants 1939-1955*. Paris : Anamosa, 2020.

<sup>2</sup> Samuel BOUSSION, Sylvie THÉNAULT (dir.). « Éducation et rééducation en situation coloniale. Maghreb XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », dossier *Les Études sociales*, 2, 152, 2010.

<sup>3</sup> Chiffres du ministère des Affaires sociales du GPRA. « La Faim au ventre », *Cahiers du Témoignage chrétien*, XLI, 1960, p. 16.

<sup>4</sup> Abderrahmane NACEUR. *Les enfants des frontières*. Alger : Entreprise nationale du livre, 1983.

<sup>5</sup> Linda AMIRI. « Les espaces de voisinage dans les conflits de décolonisation : le cas de la Suisse pendant la guerre d'indépendance algérienne », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. Vol. 97 - 98, 1-2, 2010, p. 50-57 ; Anton TARADELLAS. *Les réfugiés de la guerre d'Algérie : enjeu diplomatique et humanitaire de la décolonisation 1956-1963*. Mémoire de maître d'histoire transnationale, université de Genève, 2017.

avec les enjeux politiques et diplomatiques de la guerre froide<sup>6</sup>, et incluant parfois la cause de l'enfance<sup>7</sup>. A bien y regarder, ces maisons d'enfants constituent pour autant la trame de récits d'origines diverses, qui confrontés les uns aux autres leur donnent une première consistance. Si la littérature a pu en faire une toile de fond<sup>8</sup>, elles sont néanmoins davantage abordées dans un autre type de narration, ainsi le livre *Les enfants d'Algérie*, publié conjointement en 1962 par Einaudi à Milan et Maspero à Paris. Assez connu parce que nimbé d'une aura militante et mythique, ce dernier propose des récits d'enfants réfugiés, la plupart dans les maisons d'enfants du Maroc et de Tunisie, sous la forme de témoignages oraux retranscrits ou écrits et de dessins qui racontent l'expérience de la guerre et de l'exil.

Destiné à mettre en lumière l'expérience, considérée comme traumatique, de la guerre d'Algérie et plus largement de la répression coloniale chez les enfants, ce recueil est devenu le symbole de l'oppression d'un peuple et le signal de sa libération prochaine. Plus proche de nous, il est semble-t-il également un outil de commémoration voire de transmission mémorielle<sup>9</sup>. Exploités dans leur dimension politique ou compassionnelle, ces dessins et témoignages l'ont été également sur le plan clinique<sup>10</sup>, qui mettra en évidence les émotions et traductions des enfants, par exemple le rapport à la violence et à l'ennemi. Finalement encore assez peu analysés sous leur angle historique, ils n'en révèlent pas moins d'autres éléments de l'expérience enfantine et juvénile en temps de guerre, des itinéraires individuels et collectifs jusqu'au temps passé en maisons d'enfants, en passant par le travail qui s'effectue avec les enfants. Au-delà des usages contemporains et de son contexte de production qu'il faut éclaircir, ce corpus de dessins et témoignages se pose bel et bien comme un récit<sup>11</sup>.

Il importe donc de regarder de plus près ces expériences enfantines et particulièrement ce temps des maisons d'enfants en croisant des sources diverses qui rendent compte à la fois des expériences et des institutions. Les maisons d'enfants sont en effet également des institutions éducatives, dont il importe de restituer typologie et cartographie plus précise, qui ont en outre mobilisé des organisations variées, ont vu passer toute une constellation d'acteurs, de militants formant le cœur des « pieds-rouges » d'Algérie<sup>12</sup> autant que d'Algériens membres du FLN, eux-mêmes militants pédagogiques qui transforment cette aventure de décolonisation en rééducation des enfants, livrant une autre voix à ces récits, qui tient, à l'instar d'autres périodes, de l'épopée éducative<sup>13</sup>.

### ***Les enfants d'Algérie : construction d'un corpus de récits enfantins de la guerre***

Si depuis la Première Guerre mondiale l'image de l'enfance est utilisée pour engager des causes humanitaires et pacifistes, il est encore assez inédit de s'appuyer exclusivement sur la parole enfantine. C'est pourtant pendant la guerre d'indépendance algérienne qu'est constitué un recueil de témoignages et dessins d'enfants afin de peser sur les opinions. Revendiqué par le ministère de l'information du GPRA, *Les enfants d'Algérie* est étroitement redevable au

---

<sup>6</sup> Hervé BISMUTH, Fritz TAUBERT (dir.). *La Guerre d'Algérie et le monde communiste*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2014.

<sup>7</sup> Niek PAS, « « Sauvez un enfant ». Le soutien humanitaire néerlandais aux réfugiés algériens pendant la Guerre d'Algérie 1954-1962 », *Insaniyat*, 65-66 | 2014, 143.

<sup>8</sup> Assia DJEBAR. *Les alouettes naïves*. Paris : Julliard, 1967.

<sup>9</sup> Exposition « Enfants algériens réfugiés en Tunisie 1957-1962 », organisée par AIDAA et Mix'âges, Centre culturel algérien, Paris, 2018.

<sup>10</sup> Alfred BRAUNER. *J'ai dessiné la guerre. Le dessin d'enfant dans la guerre*. Paris : Expansion scientifique française ; 1991.

<sup>11</sup> Manon PIGNOT. « À hauteur d'enfant. Le défi historiographique des expériences de guerre enfantines et juvéniles », *L'Autre*, vol. 21, 2, 2020, p. 142-150.

<sup>12</sup> Catherine SIMON. *Algérie, les années pieds-rouges. Des rêves de l'indépendance au désenchantement (1962-1969)*. Paris : La Découverte, 2011.

<sup>13</sup> Abderrahmane NACEUR. *Op. cit.*

contexte politique et intellectuel de Tunis, qui accueille toute une intelligentsia cosmopolite, anticoloniale et anti-impérialiste. Pour autant, la genèse de ce projet révèle plusieurs enjeux tenant à son contexte de production, les récits étant réclamés ou attribués de plusieurs parts. Ainsi, quasiment au même moment qu'est constitué l'ouvrage *Les enfants d'Algérie* surtout porté par Jacques Charby, comédien, soutien du FLN en France dans les milieux culturels puis réfugié à Tunis<sup>14</sup>, est tourné un petit film par des cinéastes militants communistes réfugiés en Tunisie, René Vautier et Yann Le Masson, à partir d'une alternance de plans de visages d'enfants et d'images de leurs dessins, sur un commentaire composé de récits faits par les enfants, sous le titre *J'ai huit ans*<sup>15</sup>.

Outre leur interdiction à la sortie, ces deux œuvres qui se révèlent concurrentes dès leur fabrication<sup>16</sup>, évoquent chacun dans leur genèse la part due au psychiatre Frantz Fanon<sup>17</sup>, qui a rejoint le FLN à Tunis en 1957<sup>18</sup> et qui publiera en peu de temps deux ouvrages chez Maspero<sup>19</sup>. Médecin et figure tutélaire des milieux anticolonialistes, son rôle semble avoir été d'encourager au recueil de dessins d'enfants<sup>20</sup>, d'autant que ceux-ci sont alors depuis déjà quelques années des matériaux majeurs pour le recueil de la parole enfantine pour les sciences du psychisme. Sans être sa spécialité d'origine, les enfants attirent son attention de psychiatre, notamment parce qu'il a visité les camps de réfugiés de Tunisie et est chargé du suivi médico-psychologique de la maison d'enfants de Douar Chott, mais aussi parce qu'il travaille alors à établir la part du milieu, de l'événement et du terrain dans le surgissement de pathologies, particulièrement des psychoses dites « réactionnelles » qu'il observe dans sa pratique et qu'il met pour le coup en lien avec la guerre dite « totale ». Il en tirera quelques pastilles cliniques d'enfants et d'adolescents, dont plusieurs cas de troubles du comportement chez des moins de dix ans<sup>21</sup>.

Dans les deux cas, l'articulation entre la collecte de dessins et de témoignages semble suivre le même enchaînement, les seconds venant en complément des premiers. Dans le cas du film *J'ai huit ans*, c'est à la suite d'une seconde collecte de dessins qu'Olga Poliakoff aurait visité camps et maisons d'enfants à la recherche des enfants qui les auraient réalisés et les auraient enregistrés<sup>22</sup>. De même, ce serait visiblement à la suite de la découverte de dessins au sein d'une maison d'enfants de La Marsa, dirigée depuis 1959 par Abderrahmane Naceur, dans les placards et autres étagères<sup>23</sup>, qui suscite chez celui-ci et Jacques Charby, qui y vient souvent, un désir d'édition. Ce projet rencontre également le dessein de Giovanni Pirelli, riche héritier et mécène italien mais également voix majeure du paysage politique italien d'après-guerre, et proche de Fanon<sup>24</sup>. Ces deux-là auraient ensuite collaboré à la méthodologie des entretiens, menés par Charby et d'autres membres du ministère de l'Information du GPRA<sup>25</sup>.

<sup>14</sup> Jacques CHARBY. *Les porteurs d'espoir. Les réseaux de soutien au FLN pendant la guerre d'Algérie : les acteurs parlent*. Paris : La Découverte, 2004.

<sup>15</sup> *J'ai huit ans*, 1961, 9 minutes, film 35 mm, par Yann Le Masson et Olga Poliakov, sur une idée de René Vautier : <https://www.youtube.com/watch?v=6f-cgzPoaxw>.

<sup>16</sup> Baptiste VIDAL. « De dessins d'enfants au film d'agit-prop : la genèse du film *J'ai huit ans* », *Genesis*, 49 | 2019, p. 179-187.

<sup>17</sup> Dominique MARSHALL, « Dessins d'enfants et aide humanitaire : expressions et expositions transnationales / Children's Drawings and Humanitarian Aid : Transnational Expressions and Exhibitions ». *Journal of the Canadian Historical Association / Revue de la Société historique du Canada*, 26 (1), 2015, 1-65.

<sup>18</sup> Alice CHERKI. *Frantz Fanon : un portrait*. Paris : Seuil, 2011.

<sup>19</sup> *L'an V de la révolution algérienne*, 1959 et *Les damnés de la terre*, 1961.

<sup>20</sup> Ahmed BEDJAOUI. *Cinema and the Algerian War of Independence : Culture, Politics and Society*. Londres : Palgrave MacMillan, 2020, p. 184.

<sup>21</sup> Frantz FANON. *Les damnés...*, *op. cit.*, p. 256-266.

<sup>22</sup> Baptiste VIDAL, *op. cit.*, p. 182.

<sup>23</sup> Abderrahmane NACEUR. *op. cit.*, p. 170.

<sup>24</sup> Neelam SRIVASTAVA. « Le Fanon italien : révélation d'une histoire éditoriale enfouie », Frantz FANON éd., *Écrits sur l'aliénation et la liberté*. Paris : La Découverte, 2018, p. 691-713.

<sup>25</sup> Jacques CHARBY. *op. cit.*

À ce moment, il s'agit de rendre la parole aux colonisés<sup>26</sup> et les sortir de leur mutisme forcé, d'autant que jusque-là le matériel collecté pour dénoncer la guerre serait surtout français, empreint de moralisme et de paternalisme<sup>27</sup>, et c'est pourquoi *Les enfants d'Algérie* prend place dans la collection « Voix » de l'éditeur Maspero. L'ouvrage est éminemment politique, parce qu'il cherche à fournir des témoignages considérés comme « significatifs et véridiques », son introduction insiste également beaucoup sur les termes de « vérité » et de « réalité »<sup>28</sup>. Ces récits ont valeur de témoignage, à la fois pour établir des faits qui contrediraient les versions officielles de la pacification, et pour livrer des récits édifiants, dans lesquels l'enfant se dévoile comme victime. Ce sont désormais les enfants eux-mêmes qui font l'inventaire de leurs souffrances physiques et affectives.

Cette question de la supposée vérité des récits d'enfants est au centre des procédés méthodologiques alors en jeu. Ainsi, le caractère suscité des témoignages sera au coeur de querelles politiques et artistiques entre René Vautier et Jacques Charby, de même qu'au sein même de l'équipe de tournage du film *J'ai huit ans*<sup>29</sup>. De son côté, l'introduction du livre considère la recherche de témoignages et de dessins comme « méthodique »<sup>30</sup>. Au départ, l'idée aurait été de trouver des témoignages déjà rédigés, pour tirer parti de leur spontanéité, vue comme gage de davantage de « vérité », mais ils se sont avérés assez rares, ce qui est mis sur le compte du travail des enseignants qui auraient mis de la distance entre les enfants et leur vécu dans la guerre. Aussi, partant d'une base de dessins retrouvés dans une maison d'enfants, qui traduisaient souvenirs, cauchemars et douleurs<sup>31</sup>, l'idée fut d'en faire une étude plus vaste et donc de solliciter d'autres témoignages, sous la forme d'un dessin ou d'un témoignage écrit ou oral. Tout un ensemble de consignes aurait cadré la constitution du corpus, laissant d'abord le choix à l'enfant de témoigner ou non, la liberté du thème retenu, suggérant seulement de raconter sa vie d'hier, celle d'aujourd'hui et ce qu'il ferait quand il serait grand, le choix du moyen d'expression ainsi que de la langue d'expression, arabe ou français. Il semble que les témoignages écrits étaient initialement en français et en arabe, parfois mêlent les deux langues, tandis que les témoignages oraux étaient presque tous en arabe, de fait la langue parlée « hors de la classe », tous ayant été ensuite traduits par le comédien du FLN Mustapha Kateb<sup>32</sup>.

Les enquêteurs le concèdent eux-mêmes, devant le nombre très important d'enfants réfugiés disséminés le long des frontières, qu'ils estiment à 140 000, la plupart vivant des conditions de vie parfois on ne peut plus précaires (tentes, abris de fortune, grottes, etc.), il leur a fallu échantillonner. Aussi, la grande majorité des témoignages retenus proviennent de maisons d'enfants réfugiés, surtout de Tunisie, à un degré moindre du Maroc et de Libye, complétés par des témoignages recueillis dans certains camps de réfugiés, auprès d'enfants placés dans des familles en Libye ou encore des écoles. Estimés à environ 3000, certes considérés comme les plus malheureux car le plus souvent orphelins, ces enfants des maisons seraient en revanche davantage disposés et capables de témoigner. A l'instar des enfants de la Seconde Guerre mondiale, ceux-là seraient des matériaux modelables et propices aux expérimentations pédagogiques, une certaine matière brute mais sous contrôle, fixée un temps, en somme une population « captive », qui aurait pu davantage cicatriser ses plaies et commencé à développer sa personnalité, sans doute également plus prompte à être approchée par des personnes extérieures, tandis que les « enfants des frontières » resteraient en revanche ancrés dans l'exil

---

<sup>26</sup> Giovanni PIRELLI, Patrick KESSEL. *Le peuple algérien et la guerre*. Paris : Maspero, 1963.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. VII.

<sup>28</sup> *Les enfants d'Algérie, op. cit.*, p. 14.

<sup>29</sup> BAPTISTE VIDAL. *op. cit.*

<sup>30</sup> *Les enfants d'Algérie, op. cit.*, p. 10.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>32</sup> Abderrahmane NACEUR. *Op. cit.*, p. 170.

et dans leur statut de fugitifs. Sous-titré *Récits et dessins, Les enfants d'Algérie* propose au final un *corpus* de 126 récits d'enfants (dessins et témoignages), dont 10 sont anonymes.

## **De l'autre côté des frontières ou les expériences enfantines et juvéniles de la guerre**

Certains de ces récits sont restés dans les mémoires collectives, postérité due notamment à leur caractère édifiant ou leur visuel singulier. C'est le cas par exemple de ce dessin de poignard, dans lequel l'arme occupe une partie de l'espace de la feuille, lui donnant des airs de dessin de combat, ou encore le dessin retenu pour la couverture, réalisé par une très jeune fille d'une maison d'enfants du Maroc, représentant un corps mort et des éléments guerriers, avec les traits naïfs de son âge. Quant aux témoignages, celui de Mustapha Belaïd, alors à la maison d'enfants Yasmina à La Marsa, est resté emblématique par son récit des violences de la guerre, perceptibles jusqu'aux stigmates qui sont inscrits sur son corps – il a reçu une balle dans la jambe gauche et a eu une main brûlée par l'armée française -, et par le fait qu'il a ensuite été adopté par Jacques Charby, qui en a fait en 1964 un des acteurs de son film *Une si jeune paix*. Souvent mentionné, étonnamment, ce corpus de témoignages et dessins a été au final peu analysé alors même que par son procédé et la richesse des récits invitent à le faire parler de diverses manières.

Ce qui rassemble ces enfants est qu'ils sont séparés de leur famille, au moins temporairement. Ils le formulent assez clairement, quand ils ne mettent pas en scène directement des éléments qui les ont rendus « sans foyer », parfois jusqu'à la mort de leurs parents. Les récits d'enfants élaborent également un martyrologe, rappelant que ce sont bien souvent des fils et filles de combattants, des frères et sœurs de soldats de l'ALN qui sont dans le maquis, faisant bien souvent leur admiration. Dans la quasi-totalité des récits, l'événement central est donc la guerre, décrite dans ses différentes formes ; l'ennemi est partout, comme la violence, celle des soldats français, ainsi que l'exil forcé, sans oublier les bombardements, tel celui de Sakiet Sidi Youssef, en Tunisie en février 1958, qui a tué de nombreux civils. Parfois, ce sont les parents eux-mêmes qui ont envoyé leurs enfants derrière les frontières, pour les protéger, tel Talbi, âgé de 9 ans, qui explique qu'il est « parti parce que (son) père il a fait évacuer la famille parce qu'il appartient à l'ALN. Il y avait beaucoup des embuscades. »<sup>33</sup> Rares sont ceux qui n'avaient pas d'attache familiale avant la guerre à part ce garçon qui vivait déjà seul en Algérie, à Bône. D'autres ont un passé migratoire, ayant parfois vécu en France.

Ils sont des « enfants des frontières » ; à plusieurs reprises, le terme même de « frontières » est repris puisque beaucoup sont passés par les centres de réfugiés où justement se sont créées des « communautés des frontières ». Réalité topographique et sociale, la frontière est également liée à l'exil, temps et espace du passage dans un autre pays, engageant les Algériens dans un devenir « réfugiés ». Des témoignages et des dessins évoquent cet univers des tentes humanitaires ainsi que la précarité des installations, la faim et le froid, etc., tout un monde de la misère dans lequel vivent une partie des enfants qui se racontent. Des évocations, sous forme de dessins ou de témoignages donnent à voir certains acteurs de la prise en charge des petits orphelins, par exemple le Croissant rouge algérien. La frontière est également représentée dans les récits d'enfants, par la reprise des appellations des dispositifs mis en place par la France ; la ligne « Morice », du nom de cette ligne de défense dressée en 1957, par exemple, de même que surgit souvent dans le récit les « barbelés » qu'il a fallu couper pour passer la frontière.

Dans ces itinéraires, une place importante est accordée au « transport », à la fois jusqu'à la frontière, au prix souvent de récits qui font une grande place à la marche, et également parfois

---

<sup>33</sup> *Les enfants d'Algérie, op. cit.*, p. 91.

jusqu'à la maison d'enfants. On y retrouve le rôle prépondérant joué par l'ALN, qui fait office de convoyeuse et qui est considérée comme protectrice. Avant d'arriver à la maison d'enfants, certains sont sélectionnés sur le modèle du centre de triage, ce que montre parfaitement un des dessins, sur une double page et ce que confirme Abderrahmane Naceur : « Il était monnaie courante d'utiliser les enfants orphelins de guerre comme bergers ou comme domestiques ! L'implantation de notre maison dans cette zone a permis aux groupes de l'ALN, du FLN de faire un véritable « ratissage », à la recherche des orphelins de guerre, pour nous les confier. »<sup>34</sup>

La parole politique inonde dessins et témoignages des enfants. Tandis que le livre est anonyme, manière d'en faire une œuvre collective, militante et clandestine, les témoignages sont quasi tous signés sous le vrai nom des enfants, cette dissymétrie érigeant d'autant plus ces enfants en victimes ; ils ont une identité, une famille, une histoire. D'autant qu'ils se projettent souvent eux-mêmes dans le combat, dans la lutte armée parfois, ce qui apparaît bien par exemple dans ce dessin resté emblématique du couteau, par ailleurs utilisé dans des analyses postérieures<sup>35</sup>. Loin d'être seulement une guerre d'adulte, la guerre en Algérie est alors vécue également comme une guerre d'enfants. Cet angle est sans doute d'autant plus affirmé que la période du recueil de témoignages se déroule à un moment où la victoire se profile et le projet colonial d'assimilation en passe d'échouer. Les maisons d'enfants édifiées de l'autre côté des frontières portent elles-mêmes les noms de certains héros et martyrs de la lutte de libération nationale, de Djamila Bouhired, dont le nom orne deux maisons d'enfants pour filles, en Tunisie et en Libye, à Larbi Ben M'Hirdi, membre du CRUA et du CCE assassiné à Alger après 10 jours de torture en mars 1957, en passant par Aïssat Idir (Tunisie), fondateur de l'UGTA, mort en 1959, et même des figures plus réformistes comme Ibn Badis, ouléma, figure intellectuelle emblématique du réformisme musulman en Algérie.

Egalement, elles montrent de ces maisons d'enfants une topographie contrastant radicalement avec la situation des camps de réfugiés. L'espace dans lequel les enfants peuvent s'ébattre, la mer et la plage parfois, par exemple à La Marsa, s'opposent à l'entassement et à la promiscuité des camps, renforçant l'idée que cet espace éducatif qui se dessine est également pensé dans le but d'offrir un autre cadre de vie : à la fois sain et éloigné de la guerre. Un aspect très intéressant est le sentiment de privilège qui semble enrober les enfants placés en maisons d'enfants au regard de la situation de ceux et celles qui doivent rester dans les camps, leur placement est vécu comme une chance.

Les récits s'attardent un peu sur ce que vivent ces orphelins dans les maisons d'enfants. Là, s'exprime la force de la vie collective, la libération venue des activités de plein air, de jeux de groupe. Dans l'idée qu'enfants et jeunes des maisons sont désormais sortis des camps de réfugiés, la « cantine » est également un lieu très important, « on y mange bien » est-il ainsi écrit. L'instruction et la classe y occupent une place majeure, d'autant plus que beaucoup sont analphabètes quand ils arrivent à la maison d'enfants, en droite ligne avec les projets nationalistes ; apprendre à lire et écrire, également dessiner, comme Nouar, dix ans et pris en charge à la maison d'enfants « Yasmina » en Tunisie : « Nous sommes venus sous la protection de l'ALN en Tunisie à Gardimaou et après je suis venu à la maison Yasmina. Je lis, je travaille, je fais le jardinier, je travaille avec Odette et elle nous dit de couper les photos on les collait après. Je dessine avec des crayons de couleur je suis dans les environs de Souk-Ahras et il y a pas de crayons de couleur à Souk-Ahras, il y a pas d'école. On nous apprenait le Coran. »<sup>36</sup>.

Enfin, le rôle des adultes est prépondérant et plusieurs figures tutélaires, protectrices, apparaissent : instituteurs et institutrices, éducateurs. Cet univers qui se veut réconfortant joue

<sup>34</sup> Abderrahmane NACEUR. *op. cit.*, p. 105.

<sup>35</sup> Alfred BRAUNER. *J'ai dessiné...*, *op. cit.*, p.

<sup>36</sup> *Les enfants d'Algérie*, *op. cit.*, p. 77.

le rôle de « certitudes », comme les nommera Alfred Brauner<sup>37</sup>. Ce monde adulte est aussi un modèle et quand est posée la question aux enfants de l'après-guerre et de comment ils se voient, beaucoup s'imaginent en instituteur ou institutrice, à tout le moins en serveurs du nouvel Etat algérien, parfois aussi dans la police, dans l'armée, voire en ministres du régime à venir. Dans les récits, le terme de « servir » apparaît à différentes reprises mais on est alors en 1961-1962 et l'indépendance s'annonce, d'autant que ces projections sont sans doute accentuées par le sentiment d'exil et d'éloignement tout autant que par le sentiment d'appartenance au mouvement indépendantiste et à l'utopie véhiculée. Cela accentue peut-être également à nouveau le sentiment d'exil, puisque s'ils sentent mieux dans les maisons d'enfants, une part de leur utopie est également celle de leur retour au pays<sup>38</sup>, comme l'exprime Douadi, dix ans, de la maison d'enfants Yasmina : « Je veux pas rester en Tunisie, je marche en Algérie quand je grandis, je m'instruis, je deviens un homme je veux devenir instituteur pour faire apprendre aussi à des enfants pour qu'ils deviennent des hommes. »<sup>39</sup>.

### **Des maisons pour les enfants algériens réfugiés : entre humanitaire, pédagogique et politique**

Loin d'être seulement une action de secours en faveur des enfants orphelins de la guerre, les maisons d'enfants ouvertes en Tunisie et au Maroc (également en Libye) semblent procéder également d'un travail éducatif. Déjà, au coeur de la crise des réfugiés des frontières, le sort des enfants livrés à eux-mêmes interpelle au-delà des organisations indépendantistes et certains pays érigent la cause de l'enfance en cause internationale, suscitant à la fois des campagnes de soutien dans leur pays et des actions de secours sur place, dans les camps de réfugiés ou dans des agglomérations de réfugiés, constituées de gourbis, sous forme de secours de diverses formes : soins, nourriture, vêtements notamment. Quelques-unes ont une certaine expérience des conflits et des crises de cette ampleur, par exemple la Croix-Rouge, le Service civil international, la branche suédoise de l'Union internationale de secours aux enfants, le Rädde Barnen, ou encore la CIMADE. Dans cet écheveau, le Croissant rouge algérien, créé en 1957, joue désormais un rôle central.

Pour ces enfants, dans les camps, des classes sont organisées, comme le souligne un article de *La Croix-Rouge suisse* en 1960, sous la forme de petites écoles, tandis que certains enfants seraient également envoyés dans des écoles locales<sup>40</sup>. Les humanitaires n'en restent pas moins perplexes devant les cours assurés par des instituteurs algériens, où les enfants, assis en tailleur, réciteraient des versets du Coran peints sur des tables de bois. D'autant que beaucoup d'enfants resteraient sans famille mais également sans instruction ni éducation, comme l'évoque la CIMADE en 1959 au Maroc<sup>41</sup> :

Des dizaines de milliers d'enfants d'âge scolaire ne reçoivent ni instruction ni éducation. Cinq maisons ont été créées jusqu'à ce jour par l'UGTA, groupant quelques centaines de garçons. La plus importante, celle de Souk-el-Djemaa, près de Rabat, a été pour une bonne part prise en charge par des Français du Maroc. La CIMADE a participé à l'équipement vestimentaire et aux travaux d'aménagement de cette maison.

Avant l'hiver, une sixième maison pourrait être ouverte, la première maison de filles.

Reprenant alors ce terme et ce modèle ancien mais également très en vogue en France à la même période pour les enfants séparés de leur famille, des « maisons d'enfants » sont ouvertes à partir de 1958 en Tunisie et au Maroc. Comme le met en scène Assia Djebar dans

<sup>37</sup> Alfred BRAUNER. *J'ai dessiné... op. cit.*, p. 64.

<sup>38</sup> Travaux en cours de Malika Rahal sur l'année 1962 en Algérie, que je remercie pour son aide et ses aiguillages.

<sup>39</sup> *Les enfants d'Algérie, op. cit.*, p. 93.

<sup>40</sup> G. B. « Quelques instants avec les réfugiés algériens », *La Croix-Rouge suisse*, 69, 1960, p. 21.

<sup>41</sup> *La Réforme*, 1959.



un de ses romans, à travers le récit d'un de ses personnages déjà impliqué dans l'assistance aux réfugiés, tout un travail humanitaire mais aussi pédagogique et donc politique s'engage derrière les frontières :

Depuis mon retour des frontières, partout ce sentiment m'accompagne, tandis que, en ces mois d'automne, notre service est submergé par une initiative lancée par notre équipe : regrouper les orphelins réfugiés dans des maisons d'enfants. Désormais, certains, des Français, objecteurs de conscience, insoumis, enseignants dans ce pays hôte, tiennent avec nous des réunions pour choisir les méthodes d'éducation et le système pédagogique appropriés.<sup>42</sup>

En peu de temps, un certain nombre de maisons d'enfants voient donc le jour. Selon la CIMADE il y aurait déjà cinq maisons fin 1959 au Maroc, édifiées sous la tutelle de l'UGTA, avec le concours de dons, de volontaires et de matériaux de l'Union marocaine du travail, du SCI, de la CIMADE, des Français du Maroc ou encore des mouvements chrétiens français Vie Nouvelle<sup>43</sup> et Témoignage chrétien. L'une des plus emblématiques est celle de « Souk el Jemaa » à Khemisset, située à 80 kilomètres de Rabat, qui accueille près de 110 enfants – des garçons - de 8 à 16 ans venus de l'Oranais. Les rares récits des premiers temps tiennent de l'épopée, dans laquelle les contingences matérielles et les conditions très précaires et difficiles de l'installation, dans une vieille ferme et dans l'ancienne maison du caïd, sont sublimées de façon à devenir des outils pédagogiques forgeant un esprit communautaire mais également d'émancipation par l'instruction, comme le laisse entendre après sa visite le directeur de *Témoignage chrétien* Georges Montaron en janvier 1960, en somme à la fois « la misère et l'espoir » :

Dix adultes militants des syndicats algériens assurent l'encadrement et la formation. Toute la journée les enfants font des études en arabe et en français. J'ai vu les classes avec leurs vieilles tables hétéroclites installées dans des baraques américaines qui menacent de s'écrouler. J'ai feuilleté les cahiers avec leurs exercices d'orthographe, de grammaire, de calcul, la leçon sur le pétrole algérien... Hélas il n'y a qu'un ou deux livres par classe. C'est peu pour étudier. Ces enfants, sauvés de la faim, demain seront quand même des hommes instruits.<sup>44</sup>

D'après le même observateur, les maisons d'enfants de Tunisie sembleraient mieux équipées et les moyens matériels comme l'encadrement plus importants. Elles sont de fait plus nombreuses, au regard de la population d'enfants orphelins, estimée également plus massive qu'au Maroc – près de 10 000 orphelins<sup>45</sup>. Au tournant des années 1960, il existerait déjà six maisons d'enfants, toutes pour garçons, ainsi que trois autres en projet, dont deux pour des filles, toutes à Tunis et dans ses environs, ainsi qu'à La Marsa, sur la côte. Le paysage institutionnel paraît plus divers encore qu'au Maroc puisqu'aux côtés de l'UGTA, on retrouve également le SCI, mais aussi le Croissant rouge algérien, l'Oeuvre suisse d'entr'aide ouvrière (OSEO), Misereor, organisation catholique d'Allemagne fédérale, ou encore l'Oxford Famine Relief Committee (qui deviendra Oxfam), sans oublier Vie nouvelle et Témoignage chrétien ainsi que les divers dons en nature venus de pays du bloc soviétique. Ces maisons sont en outre placées sous la tutelle du GPRA, formé en 1958, et de son ministère des Affaires sociales<sup>46</sup>.

---

<sup>42</sup> Assia DJEBAR, *Les alouettes... op. cit.*, p. 133.

<sup>43</sup> « La Vie nouvelle » est un groupement d'inspiration catholique sociale, né en 1947 du scoutisme, qui se veut laboratoire de formation permanente afin de forger de nouvelles élites de société, implanté au Maghreb et qui appartient à la mouvance libérale sur la question algérienne.

<sup>44</sup> *La Faim au ventre, op. cit.*, p. 28.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>46</sup> « Maisons d'enfants algériens réfugiés », Archives nationales, fonds ANEJI (Association nationale des éducateurs de jeunes inadaptés) : Délégation Algérie...

Dans ce paysage où régnerait la « même atmosphère de jeunesse, d'espoir et de travail »<sup>47</sup> qu'au Maroc, là encore une maison retient l'attention, d'abord parce qu'elle a elle-même constitué un modèle éducatif pour les contemporains et parce qu'elle a donné lieu à un récit appartenant à un genre somme toute assez classique, celui du « poème pédagogique » propre aux utopies pédagogiques souvent narrées dans les sorties de guerre : la maison d'enfants « Yasmina », à La Marsa. D'abord installée à la villa Ramsès, elle est ensuite transférée non loin de là, au milieu des champs, dirigée par le même éducateur qui en a raconté son passage dans *Les enfants des frontières*, Abderrahmane Naceur, lui-même enfant d'Alger, de la casbah, réfugié avec les autres en Tunisie et marqué par le bombardement de Sakiet en 1958, également formé au sein des Scouts musulmans à Alger.

Un premier travail est celui de réformer la maison d'enfants dans laquelle il arrive, notamment rompre avec le militarisme et l'encasernement des jeunes, ses allures de maison de correction, qui ravivent le souvenir au pays de la célèbre maison de redressement de Birkadem, où beaucoup de ses camarades de classe finissaient pour avoir volé au Monoprix. Les enfants sont formés et brimés comme des combattants, encadrés notamment par d'anciens de l'armée française, dont l'un avait fait l'Indochine. Cette déprise de la violence chez ces jeunes, qui veulent tous faire la guerre, passe pour Naceur par l'instruction, tandis que beaucoup sont considérés comme analphabètes, plus largement une éducation par la confiance mais également par un système de responsabilisation.

Comme les premiers observateurs le soulignent, la classe se fait tout au long de la journée, en arabe et en français, comme dans les autres maisons. Les méthodes dites « actives » y tiennent une grande place, selon la méthode Freinet. Les jeunes travaillent par groupes, font de la peinture sur verre, travaillent le plâtre, ont fabriqué un théâtre de marionnettes. Au bout d'un moment, une imprimerie est mise en place et les enfants sont invités à fabriquer leur propre journal de maison ; ce sera *L'enfant algérien*. Cet outil entraîne les enfants à la rédaction, au dessin et dresse un profil de l'homme nouveau algérien, dans une perspective où l'instruction tient un grand rôle pour former de nouvelles élites, de même que l'investissement de nombreux pays auprès d'eux entretient l'idée qu'ils sont formés à une éducation à la compréhension internationale ; comme le souligne Georges Montandon, « les vêtements sont russes et les cahiers italiens portent l'inscription en français : les enfants des travailleurs italiens aux enfants des patriotes algériens. A chaque moment de la journée, ces enfants savent qu'ils dépendent d'une œuvre de solidarité internationale. On ne peut souhaiter meilleure base pour une éducation universelle. »<sup>48</sup> Dans cette idée, les jeunes du centre partiront également participer avec d'autres jeunes à un camp de pionniers, en Tchécoslovaquie, leur donnant l'occasion de contacts avec des jeunes d'autres pays, de même avec des filles de leur âge car les maisons d'enfants algériens suivent une stricte répartition selon le genre<sup>49</sup>.

Plus encore, la mise sur pied du GPRA en septembre 1958 autant qu'un désir d'un ordre plus juste au sein de la maison d'enfants Yasmina auraient entraîné la mise en place d'une république en guise d'organisation, qui serait née de la volonté des jeunes eux-mêmes. L'un des jeunes, Sangala, l'aurait exprimé ainsi : « Voilà, explique Sangala. On veut une république, c'est-à-dire, on veut diriger la Maison. Il y aura des chefs qui commanderont. Et le travail marchera bien. ». Des ministères sont constitués, habillement, information, ravitaillement, hygiène et travail, une rotation des tâches en responsabilité est instituée, de même que des assemblées, également un tribunal tenu par les enfants eux-mêmes pour juger des camarades, notamment les vols de cigarettes et jets de mégots car l'Algérie nouvelle doit être saine, morale. Tout cela ne se fait pas sans difficultés mais la république d'enfants atteint

<sup>47</sup> *La Faim au ventre, op. cit.*, p. 18.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>49</sup> Abderrahmane NACEUR. *op. cit.*, p. 187-223.

ses objectifs, à savoir ramener calme et solidarité et faire prendre conscience aux enfants qu'ils sont des êtres en devenir<sup>50</sup>.

D'autres maisons d'enfants, destinées aux plus grands, traduisent également les desseins d'un Etat algérien en gestation, la construction d'homme nouveaux et productifs. Ainsi, les ateliers de mécanique et d'agriculture de la maison Aïssat Idir à La Marsa traduisent quelque part la fierté de la mise au travail des jeunes mais également, à travers leur formation professionnelle, un idéal de modernité qui devrait structurer l'Algérie nouvelle, ce dont rendent compte les photographies de Jacques Gauneau, notamment celle où pose le groupe des « mécanos ».

Une autre photographie issue du même fonds rappelle l'enjeu combattant du moment, montrant à la maison La Yasmina un défilé de jeunes garçons, fils de fellaghas en uniformes soviétiques » indique la légende. Il naît visiblement quelques tensions entre travail éducatif et impératifs politiques et militaires grandissants. Bien qu'éloignés du front, les garçons rêvent d'approcher les combattants et le 1<sup>er</sup> novembre 1960, pour fêter l'insurrection, ce qui aurait une incidence sur le travail de classe ; le groupe prépare dessins, chants et pièce de théâtre pour les soldats de l'ALN qu'ils rejoignent avec leurs éducateurs. Le premier serait également entravé par une bureaucratie rampante, faite d'inspections nombreuses, d'instruction d'orientation parfois contradictoires, par le poids qui serait grandissant de la religion au détriment de la classe... Par une décision arbitraire, Abderrahmane Naceur se voit contraint également de quitter la maison d'enfants Yasmina avec ses plus grands pour fonder une nouvelle maison, plus près du front, à Thala, où une moitié de l'effectif est constitué de garçons du bataillon de cadets de Ghardimaou, formant des jeunes pour l'ALN.

A ce stade, ces expériences interrogent sur leurs héritages. D'abord les suites immédiates puisque dès 1962 vient le temps du rapatriement des réfugiés, une fois l'indépendance de l'Algérie actée. Les maisons d'enfants se vident, les enfants et leurs éducateurs sont appelés à rentrer. En guise de rapatriement, les enfants auraient été ramenés à la frontière, dans des camps de réfugiés où certains retrouvent des proches ou sont à nouveau livrés à eux-mêmes. Ensuite, dans les enseignements que les instances de l'Algérie indépendante tirent de ce moment. En effet, alors même que la question des enfants orphelins n'a pas fait les titres d'*El Moudjahid*, elle est après 1962 à l'agenda du nouvel Etat algérien et du journal, à la fois par de nouvelles campagnes pour prendre en charge les *yaouleds* des villes, ces petits cireurs qui hantent l'espace public depuis de nombreuses décennies, mais également par de nouvelles questions sur les modes de prises en charge des enfants orphelins. S'il est question de tirer bénéfice des expériences réalisées en Tunisie, sur le plan pédagogique, il serait néanmoins également temps de réfléchir au meilleur placement, balançant comme dans périodes plus anciennes entre placement en famille ou placement collectif<sup>51</sup>. Pour autant, l'Algérie indépendante édifie sur son sol de nouvelles maisons d'enfants, destinées notamment à prendre en charge les enfants orphelins de combattants, dont la plus fameuse est alors celle fondée par l'association *El Djil El Djadid* (La Nouvelle génération), dirigée par Abderrahmane Naceur.

De nombreuses questions restent encore en suspens. A commencer par le statut même des archives retraçant les expériences des enfants, puisqu'à ce jour il est complexe de savoir où se trouvent les originaux des dessins et des témoignages d'enfants. Il faudrait également mieux tracer les parcours des protagonistes, par exemple le corps éducatif, les trajectoires des enfants restent également méconnues, notamment après la liquidation des maisons, de même qu'il faudrait cerner par d'autres archives la diversité pédagogique éventuelle de ces maisons, selon les personnalités et parcours des éducateurs. Du reste, on pourrait également évaluer la

<sup>50</sup> Abderrahmane NACEUR. *op. cit.*, p. 51.

<sup>51</sup> *El Moudjahid*, 1962

circulation et les transferts d'expériences, sur le plan des méthodes pédagogiques par exemple, quand on sait que depuis 1956 en Tunisie ont été fondés des villages d'enfants sur la base du *selfgovernment*, notamment sous la houlette de pédagogues suisses et français. Enfin, resterait, entre autres, à évaluer la réaction française à ce déploiement sur lesquels elle a finalement moins de prises encore qu'en Algérie.